

Hola, soledad

MARÍA MERCEDES CARRANZA

La patrie

Cette maison aux gros murs coloniaux
avec sa cour d'azalées bien antique
tombe en morceaux depuis des siècles.
L'air de rien les personnes vont et viennent
par les pièces délabrées,
font l'amour, dansent, écrivent des lettres.

Souvent des balles sifflent ou c'est peut-être le vent
qui siffle au travers du toit percé de trous.
Dans cette maison les vivants dorment auprès des morts,
imitent leurs coutumes, répètent leurs gestes
et quand ils chantent, ils chantent leurs défaites.

Tout est ruine dans cette maison,
délabrées l'étreinte et la musique
le destin, chaque matin, le rire sont ruine,
les larmes, le silence, les rêves.
Les fenêtres montrent des paysages détruits,
chair et cendre se confondent sur les figures,
dans les bouches les mots se soulèvent avec peur.
Dans cette maison nous sommes tous enterrés vivants.

Le cœur

40 ans ont laissé des nœuds et des soupçons
et un ciel trouble où vieillissent à jamais
le soleil, la joie et les mots.
Des rues le traversent, maintenant sans odeur ni milieu de journée;
parfois la brillance d'un nom
pourrit comme la salive ou comme une fleur.
Absences et désamours sont des racines sèches,
à présent sans rage ni beauté.
Il a fait siennes des choses qui sont mortes:
les rires, les caresses et les cendres d'une après-midi,
le goût des dimanches à 10 ans,
certains vers célestins et indispensables,
quelques corps utilisés avec tendresse.
En ce lieu le futur est de trop
comme la poussière sur les meubles de chez moi
et seule une certitude survit:
l'infatigable désir d'être toujours autre part.
La pluie sur Bogota, légère et grise, tombe sans arrêt.
Cimetière de rêves, ce pauvre cœur,
rien d'immortel ne l'habite.

Aujourd'hui, 13 mai 1985

Ta voix arrive par téléphone,
je l'entends à mes côtés dans le lit:
sensation ou mensonge ou ombre.
Le réveil s'emmêle
aux draps en vrac
à ce goût épais dans la bouche.
J'essaie de t'imaginer tandis que ta voix parle:
tes cheveux ébouriffés sur l'oreiller,
la posture alanguie de ton corps
à l'autre bout du téléphone.
Sans les connaître j' imagine les objets qui t'entourent,
la lampe allumée sur la table de nuit,

un livre peut-être à côté,
les rideaux blancs déjà tirés
et une photo familière quelque part.
Tout est irréel en cet instant,
cette lumière laide qui apparaît,
les paroles entre deux lèvres que je ne vois pas
et la scène trompeuse où cela se déroule.
La phrase finale, comme toujours,
«au revoir» dis-tu
et chaque objet tel un casse-tête
se remet à sa place.
Ta voix: un souvenir déjà.

Qui veut l'amour doit suivre ses désirs

J'ai oublié chaque nom,
les noms de mes morts et ceux de mes enfants.
Je ne reconnais pas les odeurs de chez moi
ni le son de la clé qui tourne dans la porte.

J'ai oublié le grain des voix les plus chères
et ne vois pas ce que j'ai devant les yeux.
Les mots sonnent et je ne les comprends pas,
je suis étrangère dans ces rues intimes
aucun bonheur ni malheur ne me blesse.

J'ai effacé mon histoire longue de 40 ans.
Je t'aime.

Quand j'écris, assise sur le canapé

*A la mémoire de mon père, qui
m'a appris les premiers mots
et aussi les derniers.*

(Art poétique)

Pareil au reflet de mon visage dans la glace,
sur la porte lisse et lustrée d'une armoire
qui me rappelle comment la lumière me voit,
dans mes mots je cherche à entendre le son
des eaux stagnantes, troubles
de racines et de fange, que je porte en moi.

Pas ça, mais peut-être un souvenir:
Revenir à un de ces jours lointains
où tout brillait, les fruits de l'arbre,
les dimanches après-midi et encore le soleil?
La marche dans cet escalier de pas
qui arrivaient jusqu'à mon lit dans la pièce sombre
tel un disque rayé je veux l'entendre dans mes mots.
Ou peut-être ce n'est pas ça non plus:
juste le bruit de nos deux corps
tournant à l'aveugle pour survivre tout juste à l'instant.

J'écris maintenant assise sur le canapé
d'une maison qui n'existe déjà plus, je vois
par la fenêtre un paysage disparu lui aussi;
je discute avec des voix
dont la bouche est maintenant sous terre
et je le fais en compagnie
d'une personne partie pour toujours.

J'écris dans le noir,
parmi les choses sans forme, comme la fumée qui ne revient pas,
comme le désir qui a tout juste commencé,
comme un objet qui tombe: visions du vide.
Des mots sans destination
que très probablement personne ne lira
telle une lettre revenue. Voilà comment j'écris.

biblio

El canto de las moscas

Bogotá, Arango Editores, 1998.

Hola, soledad

Bogotá, Oveja Negra, 1987.

Tengo miedo

Bogotá, Oveja Negra, 1983.

Vainas y otros poemas

Bogotá, Ponce de León, 1972.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier*
le texte inédit d'un.e auteur.e suisse ou résidant en Suisse,
ou une traduction inédite d'un.e traducteur.trice de Suisse.
Voir www.lecourrier.ch/auteursCH
Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton
de Genève, de la Fondation Œrtli, de la Fondation Pittard de
l'Andelyn et de l'Association [ch]litterature.ch].



PHOTO HERNÁN DÍAZ

bio

L'AUTEURE María Mercedes Carranza (1945-2003) est une écrivaine colombienne (biblio sélective ci-contre). Elle est active dans le milieu culturel en tant que journaliste, critique et éditrice. Elle est la fondatrice de la célèbre Casa de Poesía Silva à Bogotá, qu'elle préside de 1986 à 2003. Aussi engagée en politique, elle devient membre de l'Assemblée nationale lors de la nouvelle constitution de 1991. Son œuvre, essentiellement poétique, est reconnue comme une des contributions littéraires majeures du XX^e siècle en Amérique latine.

LE TRADUCTEUR Alexandre Lecoulter est né en 1987 en Suisse romande et vit à Berne. Son engagement littéraire implique écriture de prose et de poésie, traduction de poésie de l'espagnol vers le français, lecture sur scène avec des musiciens. Après un récit, *Moisson* (Monographic, 2015), son roman *Peter und so weiter* sort chez L'Age d'Homme le 19 mai. Alexandre Lecoulter est également membre de l'association des Rencontres de Bienne, qu'il préside depuis septembre 2019. Découvrez sur notre site son texte sur cette traduction de María Mercedes Carranza, pour laquelle il a bénéficié du mentorat de Margot Nguyen Béraud. **CO**